

Targosz, Karolina

Les "Polonica" dans la correspondance de Marin Mersenne des années 1644-1645

Kwartalnik Historii Nauki i Techniki 24/3, 611-622

1979

Artykuł umieszczony jest w kolekcji cyfrowej Bazhum, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych tworzonej przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego.

Artykuł został zdigitalizowany i opracowany do udostępnienia w internecie ze środków specjalnych MNiSW dzięki Wydziałowi Historycznemu Uniwersytetu Warszawskiego.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.



ÉTUDES CRITIQUES, REFLEXIONS, POLEMIQUES, DISCUSSIONS

Karolina Targosz
(Kraków)

LES "POLONICA" DANS LA CORRESPONDANCE DE MARIN MERSENNE DES ANNÉES 1644-1645

À PROPOS DE LA PUBLICATION DE LA CORRESPONDANCE DU P. MARIN MERSENNE, COMMENCÉE PAR P. TANNERY, PUBLIÉE ET ANNOTÉE PAR C. DE WAARD AVEC LA COLLABORATION DE A. BEAULIEU, T. XIII (1644-1645). EDI-TIONS DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE. PARIS 1977. 608 p.

Vers la fin de 1977 un nouveau volume de la *Correspondance de Marin Mersenne* a été présenté aux chercheurs qui s'occupent du XVII^e siècle. Il est inutile d'insister sur l'importance de cette édition comprenant des lettres, l'unique moyen de contact pour les savants dans la période qui précéda directement l'origine du journalisme scientifique. L'édition se rapporte en plus à Marin Mersenne (1588-1648)¹, personnage très important de ce monde savant à l'époque de la formation des sociétés académiques. Sa cellule de moine vit se rassembler les membres d'un des plus importants cercles pré-académiques de Paris, et lui-même, comme nul autre ne sut susciter, presque provoquer, l'esprit créateur des savants, s'entremettre à la circulation des matériaux, exciter et en même temps calmer des polémiques trop ardentes. Et tout cela justement bien souvent à l'aide des lettres. Sa correspondance, à la différence des publications scientifiques "pétrifiées", datant de la même époque, est d'autant plus précieuse qu'elle permet de suivre la naissance, le développement et le sort fluctuant de plusieurs problèmes fondamentaux de la I moitié du XVII^e siècle, et surtout de ceux du domaine des sciences exactes.

Trois noms, placés sur la reliure du volume récemment paru, rappellent et expliquent la longue histoire de cette édition. Le premier est celui de Paul Tannery, éditeur et grand connaisseur des oeuvres de Descartes; c'est lui qui vers la fin du XIX^e siècle le premier mit en valeur la

¹ Sur la vie et l'activité de Mersenne voir le cycle d'articles dans le numéro spécial de la Revue d'Histoire des Sciences publié à l'occasion du tricentenaire de sa mort, t. 2 (1948) pp. 5-89.

correspondance de Mersenne, ami fidèle du célèbre philosophe. La mort de Tannéry en 1904 interrompit le rassemblement préliminaire des documents, mais sa femme, malgré son incompétence professionnelle, continua les travaux, et en 1922 elle gagna à sa cause un chercheur qualifié, savant hollandais Cornelis de Waard (connaisseur de Fermat). Son nom figure comme second à partir du premier volume de la correspondance paru en 1932. Il contient une courte biographie de Mersenne et une discussion concernant les problèmes d'édition, fort compliqués à cause de la dispersion des lettres dans diverses bibliothèques et archives. Mersenne lui-même les mettait volontiers à la portée de différents savants; d'autres lettres passaient de mains en mains, et une partie en fut totalement détruite.

Le I^{er} tome, paru en 1932, comprend la correspondance d'une dizaine d'années, entre 1617 et 1627, de l'époque où les prédilections scientifiques de Mersenne étaient en train de se concrétiser et où il commença à nouer ses relations épistolaires. A partir du II^e tome la publication apporte en moyenne cent lettres dans chaque volume (de 400 à 800 pages); ces lettres datent tout au plus de deux ans, souvent d'une seule année et même de six mois de la vie de leur auteur et destinataire: t. II (1936) — 1628-1630, t. III (1946) — 1631-1633, t. IV (1955) — 1634, t. V. (1959) — 1635, t. VI (1960) — 1636-1637, t. VII (1962) — I-VII 1638, t. VIII (1964) — VIII-XII 1638, t. IX (1965) — I-VIII 1640, t. X (1967) — VIII 1640 — XII 1641, t. XI (1970) — 1642, t. XII (1972) — 1643.

Madame Tannery était déjà morte quand le premier tome d'après-la-guerre a paru. En 1963 de Waard a décédé. A partir du V^e tome l'édition est financée par le Centre National de la Recherche Scientifique qui lui assure sa protection scientifique par l'intermédiaire du Centre d'Histoire des Sciences et des Techniques (Centre Alexandré Koyré). C'est de la part de ce Centre que Bernard Rochot est devenu le collaborateur de de Waard, et pour cette raison son nom a été imprimé comme troisième dans les tomes de V à XI. Grâce à lui dans les années soixante la publication avançait rapidement. Malheureusement la mort de Rochot en 1971 a privé cette entreprise d'un homme qui lui était dévoué. Le tome XII, de 1972, a été préparé par Jean Bernhardt, et le suivant, publié l'année passée après un intervalle de cinq ans, a été élaboré par Armand Beaulieu. Que ces paroles soient un *suum cuique* dû aux chercheurs qui ont travaillé jusqu'à nos jours et dont l'effort a créé cette précieuse publication, pourvue d'un appareil auxiliaire très développé.

Le présent tome est plus volumineux que les précédents puisqu'il comprend 173 lettres (les numéros de 1241 à 1414). On y trouve d'ailleurs non seulement les lettres écrites par Mersenne et celles adressées à lui, mais aussi des fragments de lettres d'autres correspondants de dates parallèles, dans lesquelles Mersenne est mentionné. Une grande partie de ces lettres est pour la première fois publiée des manuscrits, d'autres des imprimés du XVII^e siècle, et certaines lettres ont été réimprimées (surtout celles des personnages célèbres et connus); elles y forment une oeuvre intégrale, logiquement assemblée.

Les lettres sont souvent précédées de notes biographiques concernant des personnages moins connus, des auteurs de lettres et des destinataires, et elles sont parfois suivies des commentaires supplémentaires. Une question se pose ici: ne serait-il pas mieux pour le lecteur de donner une liste des notes biographiques à la fin de chaque tome (comme on le voit par exemple dans la nouvelle édition de la correspondance de Descartes préparée par Ch. Adam et G. Milhaud t. I-VIII, Paris 1951-1963). On

lui épargnerait ainsi de chercher les notes insérées dans les volumes par l'intermédiaire des index et des tables des matières élaborés d'ailleurs très soigneusement (en 1972 on a publié même un petit volume spécial, contenant les index des tomes I à X).

Les lettres, publiées sous une forme typographique très variée suivant la langue et le caractère de la lettre, sont accompagnées de nombreuses notes mises en pages. Elles contiennent des données bibliographiques relatives aux oeuvres citées, des renseignements élucidant les problèmes présentés dans les lettres et de nombreuses références concernant tant les écrits de Mersenne que d'autres lettres de sa correspondance et des correspondances analogues. Dans le présent volumes les lettres italiennes sont traduites en français, ce qui est une innovation.

Comme dans les volumes précédents, parmi les correspondants de Mersenne brillent les noms des savants de premier rang à côté de moins célèbres ou des inconnus dont l'identification cause des difficultés à l'éditeur qui se donne beaucoup de peine pour fournir des informations à leur sujet.

Dans le tome XIII on ne trouve plus parmi les "grands" noms celui de Descartes, si souvent rencontré dans les volumes précédents. Mersenne était "son plus ancien ami et partisan, toujours dévoué, dont la constance et la fidélité ont surmonté toutes les épreuves", comme l'a dit Adrien Baillet biographe de ce philosophe, vivant vers la fin du XVII^e siècle. Il était le principal correspondant écrivant de la France à Descartes établi en Hollande, celui qui assura une liaison permanente entre le philosophe et sa patrie. Mais dans leur amitié durant de longues années, il est arrivé une période que le présent volume embrasse, où l'on observe un éloignement peu compréhensible, un relâchement des liens. Mersenne est à peine mentionné dans des lettres qui circulent entre Descartes et Constantijn Huygens; et de sa part il n'y a qu'une seule lettre-dédicace imprimée, mais de l'importance capitale (pp. 83-88). Peu après l'attaque des théologues d'Utrecht dirigée contre Descartes, Mersenne lui attribua un des traités publiés alors dans son recueil *Cogitata physico-mathematica* (Parisii 1644). Baillet certifia en plus que les deux amis s'étaient rencontrés pendant le séjour de Descartes à Paris en juin 1644 et que Mersenne contribua au colportage en province des *Principia philosophiae* publiés en 1644 (voir note pp. 171-172). Probablement il y avait des lettres de cette époque, mais elles ont disparu (p. 468).

Beaucoup plus souvent que dans les volumes précédents, on trouve dans ce tome-ci le nom d'Evangelista Torricelli, aussi un des "grands". Les relations entre Mersenne et le "successeur" de Galilée étaient bonnes. Voilà une lettre de Torricelli de la fin de juillet 1644, écrite à Mersenne dans un latin noble, orné de tournures de politesse (n° 1287 pp. 187-189), et une lettre de Toricelli écrite à Raphael Magiotti (n° 1288 pp. 187-189), où celui-là en paroles mordantes donne libre cours à son irritation causée surtout par l'écriture illisible de Mersenne "que Plaute jugerait être non pas celle d'une poule mais d'un porc" — "che Plauto l'haverebbe giudicato non di Galline ma di Porci" (il faut donc d'autant plus apprécier la peine de nos éditeurs contemporains). Il appelle Mersenne ni plus ni moins mais "aes sonans". Cette épithète, bien que prise de l'Écriture Sainte, y est une allusion aux prédilections du moine pour la théorie de musique et la musique instrumentale. D'une oeuvre de Mersenne, récemment alors publiée, Torricelli choisit comme objet de ses railleries le calcul du temps que mettra le son de la trompette le jour du jugement dernier pour se répandre sur le globe entier. On y voit à quel point Torricelli était hostile

à Mersenne. Et c'était peu avant leur rencontre personnelle, puisque Mersenne se préparait à faire un voyage en Italie, auquel il avait pensé depuis longtemps.

L'expédition de Mersenne en Italie, qui dura de l'automne 1644 jusqu'à l'été de l'année suivante, fait que le présent volume a un coloris vif, extraordinaire par rapport à une vie pauvre en événements biographiques de cet humble moine, totalement voué à la science. Le petit traité *Novarum observationum physico-mathematicorum tomus III* (Paris 1647), publié plus tard, apporte un butin connu et riche d'observations, d'expériences, de réflexions qu'il gagna pendant son voyage de toute une année. La correspondance, rassemblée dans ce tome, montre qu'il n'était pas toujours facile ni fortuné.

Les informations échangées par les amis du savant permettent à l'heure actuelle de préciser la chronologie et l'itinéraire de cette expédition. Grâce aux lettres de recommandation de Constantijn Huygens, son puissant ami hollandais, les portes de la citadelle d'Orange (siège des princes d'Orange, stadhouder – gouverneur de la République des Provinces Unies) s'ouvrirent devant Mersenne sur son chemin vers l'Italie. A cette occasion il examina la profondeur des puits, la qualité des eaux et l'expérimenta la chute des corps. Dans son chemin de retour les recommandations du même Huygens lui ouvrirent les portes de Genève, capitale du calvinisme. A Florence il rencontra Torricelli avec lequel il s'entretenait et faisait des expériences. Comme il était à prévoir, et contre les espérances de Mersenne, le mathématicien du prince toscan garda une certaine réserve devant l'activité intellectuelle et l'ubiquité du visiteur français qui, immédiatement après son arrivée, voulut avoir tous les renseignements possibles. A Angelo Ricci, son disciple romain, Torricelli recommanda de garder la même réserve. Egalement à Bologne, Bonaventura Cavalieri, peut-être à cause du mauvais état de sa santé, écouta sans enthousiasme le bavardage de Mersenne qui le combla "d'un mélange d'affaires lui tenant au coeur" ("una farragine di cose, che propose di avere in petto", p. 465). Pour comble de malheur Mersenne perdit pendant son voyage une valise remplie de publications françaises qu'il se proposait d'offrir aux savants italiens et de rompre ainsi la glace.

Malgré cet accueil froid que les représentants autoritaires de la nouvelle science italienne lui avaient réservé et les déceptions qu'il éprouva, Mersenne ne perdit pas son temps en Italie. On ne pouvait jamais le trouver dans le couvent Santa Trinità ai Monti où il s'arrêta pendant son séjour à Rome, puisque son vif caractère le menait à travers les divers chemins de cette ville. Et bien qu'il n'ait pas vu le nouveau pape Innocent X, qu'il ait été obligé de capituler à la porte de la Bibliothèque Vaticane dont l'entrée était défendue avec acharnement par ses gardiens, il était satisfait d'avoir pu expérimenter la chute des corps de la coupole St-Pierre, de mesurer, peser, observer le vol des obus de canon et des flèches d'arc. En même temps il n'oubliait pas les problèmes des mathématiques pures et de la théorie de musique qu'il aimait tant et pour laquelle, à côté des émotions esthétiques, il trouva en Italie de nombreux stimulants (il admira surtout le célèbre Musée Antonio Goreto de Ferrare). Ses déceptions pourtant étaient parfois très vives. Il n'hésita pas à opposer la magnificence de Rome et ses nouvelles constructions à son aridité dans le domaine de la science, qu'il appela même "la barbarie" (p. 317). Il fut surtout irrité par les difficultés qu'il avait à obtenir de bonnes lentilles que chaque chercheur moderne désirait alors posséder. Après avoir longtemps marchandé leur prix, il les reçut finalement, mais elles

n'étaient pas de très bonne qualité (pp. 395, 472 et suivantes). Les rêves d'échanger librement et rapidement diverses nouveautés scientifiques, de coopérer harmonieusement avec d'autres savants sur une échelle internationale et de propager ses tendances "pacifiques" furent ébranlés par son expérience italienne.

Au cours de son voyage et puis rentré en France, il resta en contact avec ses correspondants "secondaires" parmi lesquels à côté des Français (Ismaël Boulliau, René Moreau, Claude Mylon, et surtout André Rivet, théologien calviniste établi en Hollande) figuraient des étrangers de toutes les régions de l'Europe: des Espagnols (Juan Caramuel Lobkowitz), des Italiens (Giovanni Battista Doni), des Anglais (John Pell, Kenelm Digby), des Hollandais (Constantijn Huygens) et aussi des Polonais et des gens dont la vie fut étroitement liée à la Pologne. Ces derniers intéresseront particulièrement les historiens polonais de la science, de la philosophie et des idées religieuses du XVII^e siècle.

Ils inspirent aussi au critique polonais certaines remarques et l'incitent à ajouter quelques suppléments. Les matériaux fournis par la correspondance entière méritent d'être spécialement étudiés. Il y a cinq ans, le 4 décembre 1973, que nous avons présenté pendant la réunion du Groupe de recherche sur la Renaissance un essai préliminaire à ce sujet². Remettant l'étude de l'ensemble à l'achèvement de la publication de toute la correspondance, nous nous limitons ici à une courte période comprenant les années 1644 et 1645, celles du volume actuellement paru. Nous allons seulement rappeler que dans les volumes précédents on trouve des preuves témoignant des contacts personnels de Mersenne avec des Polonais, dont le plus ancien qui date de 1630 se rapporte à sa rencontre en Belgique avec Aleksy Sylvius, constructeur doué, collaborateur du jésuite Charles Malapertius. A la fin des années 30 ou au début des années 40 une correspondance avec Jan Amos Komensky fut entamée. Mersenne proposa de l'aider à réaliser ses idées "pansofiques". En même temps Mersenne fit la connaissance des jeunes ariens (Jan Schlichting, Andrzej Wiszowaty) qui étudiaient alors à Paris. Et c'étaient justement ces contacts avec les ariens polonais qui se développèrent le mieux. D'ailleurs Mersenne s'y engagea le premier, puisque dans sa propre activité théologique et apolo-gétique il subit une évolution significative qui passa d'une condamnation sévère et d'une intolérance rigoureuse au désir de mieux connaître ses adversaires, de parvenir aux confrontations doctrinales et de réaliser ses espérances iréniques. Mersenne fut réellement fasciné par l'attitude morale des ariens qui ne maudissaient pas ceux qui les maudissaient ("maledicentibus non maledicunt"), comme il l'écrivit à leur ennemi acharné, calviniste Rivet, y mentionna Johann Crell, décédé déjà à cette époque (lettre n° 1270, p. 122; il y a une erreur dans la note n° 2: Kraków au lieu de Raków, lieu de sa mort).

Quant au groupe d'ariens polonais, Mersenne échangeait des lettres surtout avec Martin Ruar, et ce chapitre de la correspondance a été jusqu'à présent le seul connu pour les chercheurs polonais, et analysé dans l'étude de Chmaj Ludwik³. Pourtant Chmaj n'a connu que des fragments de cette correspondance, inclus dans des recueils de lettres de Ruar (1677, 1729), publiés il y a bien longtemps. Seule l'édition actuelle, basée sur les originaux, puisse la dévoiler toute entière.

² Résumé dans *Kwartalnik Historii Nauki i Techniki* t. XIX (1974) no. 2 pp. 395-396.

³ L. Chmaj, *Bracia polscy*. Warszawa 1957 (étude: Marcin Ruar, pp. 173-186).

Dans le volume XIII on trouve une lettre de Mersenne du 1^{er} avril 1644 (n° 1259 pp. 93-95) adressée à Ruar et sa réponse du 20 juin 1644 (n° 1279 pp. 156-160) écrite pour la première fois de Straszyn (où Ruar, obligé de quitter Gdańsk, s'installa); les deux lettres sont extrêmement intéressantes. La lettre de Mersenne est la dernière du groupe de ses sept lettres et de quatre réponses de Ruar connues jusqu'à présent. Chmaj supposait que cette lettre n'avait eu aucun écho et qu'elle avait terminé leur correspondance. La dernière phrase: "Vale, Vir, quem Ecclesiae matri conciliatum velim" l'a fait penser que Ruar, découragé par l'importunité de Mersenne, résigna d'entretenir des relations avec lui.

Cependant nous voilà devant sa réponse du 20 juin: "Litteras tuas longe gratissimas" y écrivit Ruar tout au début, annonçant que revenu d'un voyage au centre de la Pologne ("ex itinere Polonico"), il avait trouvé la lettre de Mersenne, et sur-le-champs il répondit aux problèmes présentés par son correspondant français. Il s'agit notamment de préciser son opinion sur des sujets aussi importants que le retour à la mère-Eglise et le mouvement de la Terre. Quant au second sujet, les deux lettres décèlent deux attitudes de formation très différente. Le religieux catholique dont l'esprit systématique était alors presque totalement convaincu de la justesse du système héliocentrique, se sentit entravé par l'attitude des autorités ecclésiastiques, et loua la condescendance de Gassendi. Auparavant il avait pourtant proposé à Galilée d'imprimer ses oeuvres en France où la censure était moins rigoureuse. Le théologien arien douta du mouvement annuel de la Terre, mais c'est à la compétence des mathématiciens savants qu'il en soumit la solution refusant toute intervention de l'Eglise dans ces problèmes. Chmaj a prévu, à juste titre, une réponse pareille. Ruar n'approuva pas la précaution de Gassendi, louée par Mersenne, et il ne manqua pas de reprocher sans détours à celui-ci son attitude "trop soumise, presque servile" ("At quod tu Ecclesiae Romanae decisionem hic primum expectandam putas, id (quod pace tua dixerim) nimis obnoxii ac paene servilis ingenii mihi videtur", p. 158). Demandé par Mersenne de revenir au sein de l'Eglise, il répondit sans gêne que, d'après sa propre opinion, il y appartenait toujours, puisqu'il la comprenait autrement, d'une manière plus large.

Nous sommes étonnés de ne pas trouver dans le volume étudié une lettre de Ruar à Mersenne de l'année suivante, bien qu'elle se trouve dans le même manuscrit que la lettre citée ci-dessus⁴, et qu'elle date de la période comprise dans le volume XIII. Ruar l'écrivit de Straszyn le 16 novembre 1645. Cette lettre est une réponse à deux lettres de Mersenne que celui-ci envoya à Ruar après son retour d'Italie, et qui ne se sont pas conservées. Ruar y félicite son correspondant d'une fin heureuse de son voyage. Il y parle également d'un correspondant de Mersenne, nouveau et inconnu, établi en Pologne; c'est Ioannes Isidorus Florius, auquel Ruar promit de passer une lettre de Mersenne, supposant qu'il résidait à la cour de l'évêque de Kujawy, (Wojciech Gniewosz). Ensuite viennent des informations sur les livres expédiés et sur les écrits sociniens. Nous apprenons aussi que Mersenne envoya à Ruar un traité soi-disant d'Aristarque, et en réalité celui de G. P. de Roberval, publié alors à Paris, qui était une position nouvelle et importante dans la littérature héliocentrique du XVII^e siècle. A la fin de sa lettre Ruar renvoie Mersenne à Mercierius (N. Mer-

⁴ Ms 6206, *Bibliothèque Nationale à Paris*, Fonds Français, Nouvelles Acquisitions, pp. 292-294 (fol. 151 recto - 152 verso), autographe.

cière) pour obtenir des renseignements sur le Colloquium Charitativum qu'on était en train de préparer en Pologne.

L'année suivante il y avait encore une lettre de Ruar à Mersenne (datée du 15 août 1646), qui devrait être publiée dans le volume prochain.

L'année 1645 apporta à Mersenne une nouvelle relation personnelle avec des ariens polonais et une nouvelle chaîne de correspondance. Vers la fin de l'automne il eut la visite du baron Johann Ludwig Wolzogen, en conséquence de laquelle le lendemain, 13 novembre, Mersenne écrivit une lettre à Florian Crusius. Ces faits ne sont pas inconnus aux chercheurs polonais, mais jusqu'à présent ils n'ont pas été examinés à fond et utilisés.

Il faut d'abord parler des circonstances dans lesquelles naquirent ces nouvelles relations. Elles furent le résultat de la situation générale, du rapprochement du monde polonais au monde français et inversement par suite du mariage de Wladislaw IV avec Marie de Gonzague, princesse française; c'était un événement de grande importance tant dans son aspect politique que culturel et scientifique dont nous nous sommes déjà tout particulièrement occupé à une autre occasion. Le 29 octobre 1645 un magnifique cortège des délégués polonais arriva à Paris pour accompagner la future reine dans son voyage vers le nouveau pays. Et toute la ville afflua dans les rues pour admirer le faste, l'originalité et l'orientalisme de cette entrée baroque. On en parlait alors beaucoup dans l'Europe entière dans de nombreuses lettres et des relations c'est-à-dire des mass-media contemporains.

Mersenne fut aussi un des témoins de ce défilé. On en trouva une trace dans sa lettre écrite à Rivet le 12 novembre 1645 (n° 1403 p. 526). Mersenne n'eut pas l'intention d'en faire un rapport détaillé, étant sûr que Rivet qui séjournait à La Haye fut bien renseigné de tous les détails de cet événement; et en effet il ne se trompait pas. L'éditeur de la correspondance a même joint les fragments des lettres, de Valentin Conrart, poète calviniste, écrites à Rivet de Paris, où il lui fit un vaste rapport à ce sujet (p. 528). Mersenne, lui, se borna à une seule remarque, typique du mathématicien. Il écrivit que pendant que le cortège avançait, il comptait des cavaliers polonais et qu'ils étaient deux cents.

Wolzogen était justement un de ces deux cents cavaliers; il appartenait à la suite de l'ambassadeur Krzysztof Opaliński auquel il était alors très étroitement liés. Il rendit visite à Mersenne le 12 novembre, comme il s'ensuit d'une lettre écrite à Crusius un jour plus tard (n° 1404, pp. 529-534). Dans le volume XIII elle suit directement la lettre de Rivet, mentionnée ci-dessus où il parle de l'entrée des Polonais. Ces relations ont échappé à l'éditeur français auquel le chapitre "polonais" de la biographie de Wolzogen n'est pas connu. D'après des recherches récentes nous savons qu'en 1639 Łukasz Opaliński essaya d'introduire ce baron autrichien à la cour de Wladislaw IV (sans que le résultat de cette démarche nous soit connu), et qu'à partir de 1641 il devint un *factotum* de Krzysztof. Il rendit à celui-ci des services inestimables aussi pendant cette importante période de la "route française". C'est lui qui rédigeait ad hoc en allemand des relations de circonstance. Il arriva à Paris avant Opaliński, organisa la cérémonie de l'entrée officielle de l'ambassadeur, et dans leur chemin de retour resta à Amsterdam pendant quelques mois, comme un gage vivant pour garantir le paiement d'un emprunt, contracté chez des marchands de cette ville par son patron.⁵

⁵ A. Sajkowski, *Krzysztof Opaliński, wojewoda poznański*. Poznań 1960 pp. 122-123.

Malgré tous ces travaux le baron entreprenant sut aussi profiter du temps passé à Paris pour s'occuper de ses propres recherches scientifiques. Chmaj a déjà rappelé que Wolzogen fit la connaissance de Mersenne et qu'il acquit chez Claude Mydorge quelques instruments optiques⁶. Dans une note de la p. 530 A. Beaulieu annonce la publication d'une lettre, inconnue jusqu'à présent, de Wolzogen à Mersenne, écrite d'Amsterdam le 16 septembre 1646. Il faut donc souligner d'autant plus l'importance de sa visite parisienne chez l'ami de Descartes; cette visite aussi bien que le séjour de Wolzogen en Hollande ont dû exercer une forte influence sur l'oeuvre philosophique principale de Wolzogen *Breves in Meditationes Metaphysicas Renati Cartesii annotationes* (Amsterdam 1657), dirigé d'ailleurs contre Descartes, que Chmaj analysa dans son étude.

En parlant du séjour de Wolzogen à l'étranger il convient de rappeler encore un fait qui probablement n'a pas été remarqué par les chercheurs polonais. John Pell, professeur de mathématiques à l'Ecole d'Amsterdam, ajouta à son écrit polémique *Controversiae* (Amsterdam 1647) une lettre de Wolzogen parmi celles des dix différents mathématiciens: Roberval, Hobbes, Carcavy, Cavendish, Le Pailleur, Mersenne, Tassius, Descartes, Cavalieri. Dans le tome XIII on trouve des remarques à ce sujet dans un commentaire à une lettre de Mersenne à Pell de la fin de juillet ou du début d'août 1645 (n° 1381 p. 464). D'ailleurs Wolzogen était en contact avec Pall depuis un certain temps. Pourtant la lettre mentionnée ci-dessus date de la fin de 1645 et reste liée à la légation d'Opaliński à Paris. Ce problème mériterait d'être examiné de plus près.

Revenons cependant à la lettre de Mersenne à Crusius du 13 novembre 1645 (n° 1404 pp. 529-534). Elle a été publiée trois fois en 1698, 1702 et 1715, ainsi que dans une monographie sur Mersenne de R. Lenoble (Mersenne et le mécanisme, Paris 1943, pp. 243-244). Dans la littérature polonaise Chmaj seul a d'une manière générale mentionné la correspondance entre Crusius et Mersenne datant des années 1644 et 1646 et entretenue "par l'intermédiaire de Ruar"⁷.

Cette lettre nous parle de la visite de Wolzogen (beau-frère de Crusius); nous en apprenons aussi que c'est bien lui qui renseigne Mersenne du traité préparé par Crusius contre les athées, l'encourageant en même temps à entamer la correspondance avec celui-ci⁸. Dans sa lettre Mersenne suggère donc au théologien arien des arguments qui appuient l'existence de Dieu, propose un contact permanent et un échange des livres par l'intermédiaire "des amis, des nobles adolescents et des marchands [qui] souvent viennent ici de la Pologne" ("Amici, nobiles juvenes, mercatores frequenter e Polonia hunc veniunt"). Comme nous l'avons déjà dit, après 1645, ces contacts gagnèrent des perspectives toutes nouvelles.

L'éditeur a fait précéder la lettre adressée à Crusius d'une note consacrée à celui-ci. Malheureusement elle ne comprend que des informations fragmentaires au sujet d'autres contacts épistolaires de Crusius, et elles n'apportent pas de données biographiques fondamentales, connues des travaux polonais⁹. Ces lacunes peuvent bien être complétées dans le volume suivant qui présentera la suite de ces relations.

⁶ L. Chmaj, op. cit. (étude: Wolzogen przeciw Kartezjuszowi, p. 424).

⁷ L. Chmaj, op. cit. (étude: Crusius a Kepler, p. 64).

⁸ Ch. Sandius, *Bibliotheca Anti-Trinitariorum*, Freistadii 1684 p. 140 mentionne les manuscrits „Contra atheos” et „Epistola ad Mersennum de Dei vera cognitione” de Crusius.

⁹ *Historia Nauki Polskiej*, t. 6: Dokumentacja bio-bibliograficzna. Warszawa 1974 p. 100 (la date de sa mort est postérieure d'au moins trois ans).

Des contacts ariens de Mersenne, très étendus, ont pourtant induit l'éditeur en erreur pour l'identification d'un autre correspondant polonais qui apparaît dans le volume XIII. La lettre n° 380 (pp. 460-462), à en-tête "Stanislas Budziński, de Louvain, à Mersenne, à Paris. 20 juillet 1645", est suivie d'une annotation se référant au manuscrit dans lequel elle se trouve (Paris, Bibl. Nat. f.fr.nouv.acq. 6205 pp. 454-455) et d'une note biographique toute fautive. Elle nous parle du secrétaire F. Lismanin, ami de L. Socin qui, comme le suppose le commentateur, forcé de quitter Raków aurait cherché abri à Louvain (catholique!). Cette construction erronée est immédiatement annulée par le fait que Stanisław Budzyński (Budziński) aussi bien que les deux autres personnages étaient les gens du XVI^e siècle. Né vers 1530, mort après 1593¹⁰, il aurait eu en 1645 beaucoup plus que cent ans! L'éditeur français s'est appuyé sur les travaux de E. M. Wilbur et S. Kot sans faire attention à ce problème chronologique. Il a en plus modifié le nom du destinataire en y omettant une lettre. Le correspondant de Mersenne s'appelait en réalité Stanisław Brudzyński, et c'est ainsi qu'il figure aux pages 586 et 587 de l'index, tandis qu'à la page 588 la forme de son nom a été de nouveau changée en Brundzyński, et à la page 595 revient la forme erronée Budziński, suivie de l'épithète "socienen".

Brudzyński (Brudziński) est un personnage peu important, mais il est possible de tracer sa biographie. Nous avons inséré dans *Metryka Nacji Polskiej w Uniwersytecie Padowym*¹¹ (Liste des Polonais à l'Université de Padoue) une courte note à son sujet. Il était fils de Wojciech de Brudzin du district de Płońsk échanson de Poznań et d'Anna Przyborowska. Il commença ses études en Pologne, à l'Académie de Lubrański à Poznań, puisque faisant partie des "studiosae nobilitatis" il écrivit une des poésies du recueil *Gratulationes* (Poznań 1636) pour Andrzej Szoldrski, nouvel évêque de Poznań. Et tant qu'étudiant en poésie, il y signa le poème *Praesule tanto orbata luget Praemislia*.

Les années suivantes comprennent différentes étapes de ses études à l'étranger: en 1641 il se fit immatriculer à Padoue, le 1^{er} septembre 1642 à Bologne, le 21 novembre 1642 on le trouve à Rome comme témoin du doctorat de F. Malinowski. En 1646 il séjourna à Louvain dans l'entourage du célèbre professeur Eric Puteanus auquel Piotr Gembicki, évêque de Cracovie l'avait recommandé comme son parent¹².

C'est de cette période de Louvain que date la correspondance de Brudzyński avec Mersenne; elle enrichit nos connaissances de ses études faites à l'étranger.

Sa lettre du 20 juillet 1645 nous apprend que Brudzyński s'arrêta d'abord en France, qu'il resta un mois à Paris, et finalement, sans avoir vu Mersenne qui n'était pas encore rentré d'Italie, partit pour la Hollande. Il y fut poussé par la volonté de "l'Illustrissimi Epi(scopi) Cracoviae" c'est-à-dire Gembicki. L'abréviation Epi(scopi), répétée deux fois dans la lettre, n'a pas été déchiffrée par l'éditeur; dans la note nous en trouvons deux variantes Cpi et Epi, suivies d'un (= Episcopi?) supposé. Cette explication ne convenait pas à l'éditeur comme celle qui se rapportait à un

¹⁰ Ibidem p. 69.

¹¹ *Archivum Nacji Polskiej w Uniwersytecie Padowym* t. 1, préparé à imprimer par H. Barycz, index des personnages dressé par K. Targosz. Wrocław 1971 pp. 101 et 234.

¹² S. Kot, *Stosunki Polaków z Uniwersytetem Lowańskim*, Minerwa Polska t. 1 (1927) p. 219.

soi-distant arien, puisqu'on n'a pas pu la comprendre comme forme de persécution de la part de l'évêque.

Gembicki obligea son jeune parent de remettre des lettres "ad D(ominum) Debiu", agent du roi polonais à La Haye, qui avait alors l'intention d'aller en Pologne. Il s'agit cette fois de Nicolas de Bye¹³, personnage connu à ce poste. Brudzyński, peiné, ne trouva pas l'agent à La Haye, puisqu'il était déjà parti pour Gdańsk. Il alla donc à Louvain plus tôt qu'il ne l'avait pensé; il devait y étudier pendant l'hiver, et comme beaucoup d'autres étudiants polonais il s'installa en pension chez Eric Puteanus ("doctissimi viri Erycii Puteani contubernalis sum factus"). En décrivant tous ces événements Brudzyński désespérait qu'ils l'avaient privé de possibilité de rencontrer Mersenne et de nouer une relation personnelle avec ce savant. Il lui offrit donc ses services dans les conditions dans lesquelles il se trouvait.

Cette lettre de Brudzyński à Mersenne n'est pas la seule qui s'est conservée, et de nouveau nous constatons étonnés que dans le volume XIII manquent deux lettres écrites de Louvain le 5 novembre et le 7 décembre de la même année 1645¹⁴. La lettre du 5 novembre est la réponse à une lettre de Mersenne du 11 octobre, qui ne s'est pas conservée. Les deux lettres nous apprennent que c'était Gembicki qui dut recommander son parent à Mersenne, comme il l'avait fait par Puteanus. Dans sa première lettre Brudzyński demanda Mersenne de lui renvoyer les lettres de l'évêque en Belgique. Il félicita Mersenne de son heureux retour de l'Italie, et de toute évidence il répondit à la question bibliographique de Mersenne concernant aussi les oeuvres de Puteanus. La seconde lettre montre que le jeune Polonais devint un intermédiaire dans l'échange des politesses et des informations entre son professeur de Louvain et le religieux de Paris. Il y dit aussi que l'état dans lequel se trouvait alors Louvain était misérable à cause de la guerre, et que, pour la même raison, il n'obtint pas l'oeuvre de Mersenne *Cogitata physico-mathematica*. Il regrettait toujours de n'avoir pas pu profiter des entretiens savants avec Mersenne, mais à la fois il espérait de venir en France avant de rentrer en Pologne en prenant la route par Milan.

Nous ne savons pas si ses projets furent réalisés. L'histoire de la vie de Brudzyński nous apprend qu'il suivit une carrière ecclésiastique; en 1649 il fut nommé chanoine de Cracovie et, en 1656, chanoine de Sandomierz. Pendant l'invasion des Suédois, en 1656, il transporta le trésor de la cathédrale de Cracovie à Racibórz, où il le mit en sûreté. Il décéda en 1690¹⁵. Son monument funéraire fut dressé dans la chapelle de Tomicki à la cathédrale de Cracovie, et il s'y trouve toujours.

Dans la correspondance de Mersenne, écrite de l'Italie on retrouve une trace de ses contacts avec un Italien d'origine qui pourtant était alors représentant du monde polonais, Valeriano Magni, capucin, "éminence grise" de la cour de Wladislaw IV, polémiste religieux et ennemi acharné de l'aristotélisme. Cette trace n'étant pas sans conséquence pour la correspondance de Mersenne des années postérieures, nous allons lui consacrer notre attention. On la retrouve dans une lettre de Mersenne écrite le

¹³ W. Czapliński, *De Bye Mikolaj*, article biographique dans *Polski Słownik Biograficzny*. Kraków 1937 t. 3 p. 160.

¹⁴ Ms 6204, *Bibliothèque Nationale à Paris, Fonds Françaises, Nouvelles Acquisitions* pp. 71-72 (fol. 38 recto - verso) et pp. 426-427 (fol. 206 recto-verso), autographes.

¹⁵ L. Łętowski, *Katalog biskupów, pralatów i kanoników krakowskich*. Kraków 1852 t. 2 p. 99.

15 août 1645 à Lucas Holstenius qui était alors bibliothécaire au Vatican (n° 1388 pp. 478-479). Mersenne y exprima son regret de n'avoir pas demandé Holstenius de lui offrir “le petit livret de Luce mentis du P. Valère le Grand” (dont il francisa le nom de cette manière). Holstenius aurait pu en acheter facilement un autre à Rome, tandis que lui, à Paris, ne le trouva pas.

L'intérêt, prêté au traité de Magni, était le résultat de la visite (mentionnée à la page 243) que Mersenne, encouragé par Holstenius, fit au capucin cloué par une maladie au lit pendant que tous les deux séjournaient à Rome. Mersenne parla plus tard de cette rencontre dans son oeuvre *Novarum observationum tomus III* et l'éditeur du présent volume joignit au commentaire final une explication intéressante et des renseignements biographiques sur Magni (pp. 480-481). Ce fragment était déjà connu des chercheurs polonais qui jusqu'à présent s'intéressaient à Magni. Ce qui est pourtant nouveau c'est un fragment de la lettre de Mersenne à Hevelius du 1^{er} janvier 1647 (qui doit être publiée toute entière dans un des volumes postérieurs), où l'on trouve une opinion favorable du “grand” esprit de Valère le Grand (“Cum enim Romae Valerianum Magnum semel viderim, magni certe quantum ex unius horae colloquio conicere potui et animos [dans le manuscrit: animosi – note de K. T.] ingenii”). La première des sources citées nous rapporte que Mersenne et Magni menaient des discussions sur des sujets philosophiques, et le capucin constata une affinité entre ses idées et les *Principia philosophiae* de Descartes dont la lecture son ami français lui avait proposée. Par contre Mersenne garda silence au sujet de la priorité des expériences sur le vide faites par Magni, problème toujours aussi fascinant pour les chercheurs. Magni d'ailleurs assura plus tard qu'il n'avait jamais rien entendu de Mersenne à ce sujet (extrait du *De inventione* écrit par Magni et rappelé ici par l'éditeur, p. 481). Les impressions italiennes de Mersenne, grâce au volume actuel de la correspondance présentées sous un nouveau jour, ainsi que l'herméticité des centres scientifiques italiens, semblent accroître et renouer la vraisemblance de la véracité des déclarations de Magni, souvent mises en doute, qu'en Italie il n'avait rien vu ni entendu au sujet des expériences sur le vide.

Les traces de la rencontre des deux religieux portèrent leurs fruits les années suivantes. Bien que les lettres de Mersenne à Magni aient disparu, nous possédons pourtant le traité du capucin sur l'athéisme d'Aristote, qui est la réponse à une des lettres de Mersenne et qui a même la forme d'une lettre adressée à celui-ci (écrite de Varsovie le 19 novembre 1647). S'il s'agit de l'héritage manuscrit de Mersenne signalons en plus une autre lettre de Magni du 14 avril 1648, envoyée de Varsovie.

Une des dernières lettres du tome XIII est celle de Mersenne à Jan Hevelius, datée du 25 novembre 1645 (n° 1407 pp. 541-544). Elle est la première qui s'est conservée de leurs huit lettres qu'ils échangèrent dans les années postérieures, les dernières de la vie du moine savant et les premières de succès du jeune astronome de Gdańsk. Comme le nouveau correspondant apparaît, l'éditeur publie une note biographique qui précède la lettre. Dans ce cas-là il n'y avait aucune difficulté à fournir des données fondamentales de la vie et de l'activité de Hevelius, qui se trouvent dans des travaux écrits en langues étrangères. Malheureusement il n'y a là que des informations concernant la jeunesse de Hevelius. On a en plus à tort écrit qu'après son séjour en France Hevelius partit pour l'Italie, tandis qu'en réalité son expédition italienne, bien que projetée, ne fut jamais réalisée. Cette erreur doit d'autant plus être corrigée que l'éditeur se réfère

à nos publications récentes (*La cour savante de Louise-Marie de Gonzague*, Wrocław 1975 et l'article intitulé *J. Hevelius et ses démarches pour trouver des mécènes en France*, *Revue d'Histoire des Sciences* 1977 n° 1 pp. 25-41) où évidemment une constatation pareille n'a pas lieu.

Dans l'article cité ci-dessus nous avons noté que Hevelius fit, peut-être, la connaissance de Mersenne pendant son séjour en France. Dix ans plus tard Mersenne se mit à correspondre avec Hevelius, ayant appris de Sumnerius¹⁶ qui connaissait les deux savants, que celui-là s'occupait de la sélénographie, taillait les lentilles et construisait des lunettes astronomiques. Mersenne se plaignit que la lunette de Torricelli, apportée d'Italie, se trouva imparfaite. Il pria donc Hevelius de lui envoyer ses propres produits. Comme toujours dans le cas de ses nouveaux correspondants, il lui proposa d'échanger des livres, des informations et des idées „de subtilioribus mathematicae difficultatibus”. Hevelius, comme on le verra dans des volumes postérieurs, entreprit la correspondance et envoya à Paris les lentilles de sa production, mais malheureusement elles n'y arrivèrent pas du vivant de Mersenne.

Toutes nos remarques, rectifications et suppléments ne diminuent pas la valeur et la qualité de l'édition. Ils ne se rapportent qu'à un nombre restreint de lettres, pas très importantes, mais qui ont dû causer à l'éditeur de grandes, et compréhensibles, difficultés. Nous sommes portés à nous imputer partiellement la faute de l'existence de certaines erreurs et lacunes, puisque étant intéressés depuis quelques années à ces problèmes, nous avons négligé d'aider à temps l'éditeur étranger, embarrassé de ces questions polonaises. L'unique défaut assez sérieux consiste à l'omission de trois lettres faisant partie du recueil principal des manuscrits dont se sert l'éditeur. Enfin nous tenons à dire que nous partageons l'espoir, exprimé par René Taton dans l'introduction au volume XIII, que l'édition (trois autres volumes en sont prévus) arrivera à une fin heureuse dans un proche avenir.

Traduit par: Krystyna Jachiec

¹⁶ D'après l'information fournie gentilement à moi par Madame Anna Siemiginowska de Gdańsk, il peut s'agir de Georg Sommer (vel Summer), prêcheur de l'église de Sainte-Catherine à Gdańsk.